

« Alors que vous expirez, n'oubliez pas que votre respiration nourrit les arbres et les végétaux, dont la propre respiration vous nourrit en retour (...) Vous êtes relié au vaste monde. Vous avez été enchaîné dans ce monde dès votre naissance, et vous demeurerez lié à tous les êtres jusqu'à votre dernier soupir. » (in *La voie zen pour vaincre la dépression*, de Philip Martin)

L I T T É R A T U R E

Des cons et consorts, d'Emmanuel Glais, éd. de la rue nantaise, Rennes, 2011, 152 p., 14 €.

Avis : Le monde d'aujourd'hui est stressant. Difficile de rester zen. Avant, la situation n'était peut-être pas tellement meilleure, mais en attendant, en ce début de XXI^e siècle plein de promesses — dont quelques-unes ne seront pas tenues —, il y a de quoi se faire du mouron quant au sort réservé à notre triste jeunesse (qui est ce qu'elle est et sera ce qu'elle parviendra à devenir, si l'on en croit la sagesse des anciens). Sur ces bases, vermoulues diront certains, on essaie d'avancer. À ceux qui claudiquent, *Des cons et consorts*, premier ouvrage d'Emmanuel Glais, offrira quelques béquilles bienvenues.

Jonathan est le pilier de ce roman qui frôle la science-fiction (Sarkozy a été réélu ; on ne sait pas avec quel pourcentage de voix ni contre quel candidat ; mais on connaît ses méthodes qui ne profitent guère aux pauvres, aux Roms et autres immigrés aux yeux bridés et aux charmes exotiques qui ne laissent pas tout le monde indifférent). Il avait une petite amie, Sabine. Elle l'a largué. Il va en chercher de nouvelles ; tenter des trucs avec des professionnelles du sexe ; pratiquer l'école buissonnière ; se contenter de plaisirs solitaires quand la société l'ennuiera et partir à l'aventure dès lors qu'approchera la peur de s'enkyster dans une routine inconfortable à trop d'égards. On l'aura compris : Jonathan ne manque pas d'énergie pour surmonter les obstacles (liés à la conjoncture, au conflit de générations, etc.) et passer outre les contradictions propres à l'âge ingrat.

C I N O C H E

Moi, Michel G., milliardaire, maître du monde, vrai-faux reportage de Stéphane Kazandjian.

Avis : Filmer les riches, broser le portrait d'un entrepreneur capitaliste, d'un winner ultra-libéral, telle est l'idée, comme l'indique le titre de cette comédie. Certes, c'est drôle. Mais surtout, on apprendra que si, vue de l'extérieur, la vie d'un méga-riche peut sembler écœurante, indécente, immorale, voire absurde, ou obscène, pour ne pas dire anticonstitutionnelle, elle reste, pour celui qui la vit, le fruit d'un combat personnel, d'une éducation particulière, et d'un système global.

*

La proie, d'É. Valette, avec A. Dupontel, A. Taglioni.

Avis : Voilà une histoire de gangsters qui ne manque pas de peps ! Un truand (Albert Dupontel), avec lequel on entre en empathie très rapidement,

se fait berner. Un pervers brouille les pistes. Avec sagacité, une enquêtrice fait son boulot. Un gendarme à la retraite vient mettre son grain de sel. C'est tendu. Chacun des protagonistes poursuit son objectif. Et leurs buts ne sont pas conciliables. En luttant pour sauver sa peau, pour assouvir ses pulsions ou pour mériter son salaire de fonctionnaire rattaché à la Brigade des fugitifs, on lutte aussi contre des adversaires, en chair et en os, déterminés, dont les intérêts s'opposent les uns aux autres. L'issue de cette lutte ? forcément incertaine...

*

Le chaperon rouge, de Catherine Hardwicke.

Avis : On ne passera pas forcément un mauvais moment ; mais on aura du mal à se laisser aller à gober béatement cette histoire de loups-garous terrorisant un village de montagne isolé aux abords d'une forêt. Peut-être parce qu'on voit trop vite que les arbres sont en plastique, que la neige est en billes de polystyrène (doit-on y voir un hommage au cinéma en studio des années 50 ?), que les loups sont en images de synthèse et que le scénario sent la sueur.

*

The tree of life, de Terrence Malick.

Avis : O'Brien (Brad Pitt) est papa. Sa femme est blonde et effacée. Des galaxies lointaines scintillent. Les dinosaures ont disparu. Est-ce bien mérité ? Car tous n'étaient visiblement pas de mauvais bougres... C'est les années 50. O'Brien élève ses gosses à la dure. C'est normal. Un bon Texan doit savoir se battre. Son fils Jack (Sean Penn), en grandissant, arpentera les bureaux gigantesques d'une mégalopole.

*

Minuit à Paris, de Woody Allen.

Avis : Que serions-nous sans le grand Woody ? Qui d'autre que lui aurait pu avoir la délicate audace d'offrir à Carla Bruni, la première dame de France, un rôle de guide pour touristes dans Paris ? En tout cas, aux alentours de minuit, la magie s'empare de notre belle capitale. On peut faire des bonds dans le passé, pourvu qu'on se trouve au bon endroit et dans le bon état d'esprit. Et alors la ville, qui a une âme, en dévoile des pans. L'envoûtement s'accomplit et on voyage à travers les siècles. On rencontre les héros d'antan : Picasso, Hemingway, Scott Fitzgerald, Man Ray, etc., dont les fantaisies et les libertés sont toujours actuelles. Et nous qui sommes aujourd'hui, si l'on respecte la chronologie des temps, dans le futur de ces personnages défunts, devons continuer à porter leurs espérances, leurs exigences.

